

GABRIEL CHAKRA

MARSEILLE
PHÉNICIENNE

Chroniques d'une histoire occultée

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

XXXX

XXXX

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-216-7

Dépôt légal : juillet 2022

*J'écris ce qui me paraît vrai, car les récits des Grecs sont, à mon avis,
aussi nombreux que ridicules.
Hécatée de Milet (550-470 av. J.-C.), Les Généalogies*

*Pour ce qui est des faits, je n'ai raconté que ceux dont j'avais été le
spectateur ou sur lesquels je m'étais procuré des renseignements
précis et d'une entière exactitude.
Thucydide (465-395 av. J.-C.), Guerre du Péloponnèse (Livre I,
chap. XXII)*

*La seule vraie science est la connaissance des faits.
Georges-Louis Buffon (1707-1788), Histoire naturelle*

*Dans ce beau pays où, par la langue et par la race, au-dessus du
vieux tuf ligure, tant de peuples, Phéniciens, Phocéens, Latins, ont
laissé leur marque...
Paul Arène (1843-1896), La Chèvre d'Or*

Préface

L'Antiquité foisonne d'histoires, de mythes et légendes, teintées de poésie et de romantisme.

Il n'est pas un pays, une nation, un peuple dont les cités n'aient été bâties par des dieux, des demi-dieux et des héros.

Cette tendance est universelle et permet aux nations de s'attribuer une paternité divine dont nul ne peut contester alors la naissance. Les dieux protègent leurs peuples en exerçant une influence sur leur prospérité ou parfois sur leur ruine lorsqu'ils tombent en disgrâce.

Il suffit de relire les fondations des cités de l'Antiquité pour en constater la réalité. Prenez les créations de Troie, d'Athènes, de Sparte, de Rome. Personne aujourd'hui ne peut contester la dimension poétique de ces mythes fondateurs, au demeurant très romanesques mais que nul aujourd'hui ne peut accrédi-ter.

Au palmarès de ces grands auteurs de l'Antiquité de talent, les Grecs, assurément, sont les formidables promoteurs de ces créations littéraires au succès planétaire.

Qui n'a lu avec beaucoup de plaisir et de délectation, Homère, Hésiode, Eschyle ou encore Aristophane ? Platon disait que les poètes étaient en contact avec les dieux et qu'ils écrivaient sous leur inspiration.

Faut-il pour autant se laisser séduire par de si belles fictions ? Faut-il élever ces mythes au rang de l'histoire avec un grand H ? Il est étonnant, même à notre époque, de voir à quel point ces contes exercent sur nous une véritable fascination. Ils sont si ancrés dans notre inconscient et notre mémoire collective qu'il est difficile de les remettre en question. L'œil du savant, de l'archéologue ou de l'historien ne devrait pourtant pas céder facilement à ces fables de l'Antiquité. Celles-ci n'ont pas toujours été remises en question ni soumises au tamis de l'analyse et de la raison par les sciences modernes. C'est là que le bât blesse !

Marseille, elle aussi, a un mythe de fondation aussi fabuleux que ces antiques consœurs. Un débarquement, une rencontre entre deux peuples, un mariage des plus romantiques. Tous les ingrédients d'une belle histoire, dont il existe d'ailleurs deux versions différentes ! Mais la mariée est peut-être un peu trop belle.

Gabriel Chakra, journaliste émérite, travaille sur ce thème depuis plus de vingt ans. Inlassablement, reprenant toutes les sources de l'Antiquité

passées au crible méthodique du doute et de la critique, il propose une autre hypothèse, fondée sur la découverte de plusieurs vestiges d'origine phénicienne, dont celui de 1845, près de la Vieille Major, sous la forme d'une pierre gravée qui a rapidement divisé la communauté des scientifiques, sans oublier l'origine même du nom de Marseille. Ces inventions en effet, étaient susceptibles de contester les origines grecques de la plus ancienne ville de France, à une époque où Ernest Renan, entre autres, remettait à la mode les racines helléniques de la civilisation européenne.

Il faut lire sa « *Prière sur l'Acropole* » pour constater les effets émotionnels sur sa personne. La vision de l'Acropole exerce sur lui une véritable fascination, car tout à coup, « *le monde entier me parut barbare. L'Orient me choqua par sa pompe, son ostentation, ses impostures.* »

Ernest Renan gommait ainsi d'un trait, l'histoire des peuples antiques d'Afrique comme l'Égypte, le Moyen-Orient comme la Mésopotamie, l'empire assyrien et l'Asie Mineure comme la Phénicie ou l'Urartu, sans être exhaustif.

Il est vrai que l'on sortait, il n'y avait pas si longtemps, de l'égyptomanie napoléonienne et que l'État grec, après sept ans de guerre pour son indépendance contre les Ottomans, était créé en 1828. Le philhellénisme était né de ce conflit très médiatisé à l'époque. C'est dans ce contexte ambiant qu'était mis au jour, un peu à contre-courant, dans les travaux de la rue de la République, une stèle gravée de signes lapidaires en caractères phéniciens : le Tarif de Marseille.

Les grands noms de la recherche archéologique de Marseille n'ont guère prêté grande attention à ces éléments phéniciens qu'ils considéraient comme des vestiges rapportés ou si rares qu'ils ne pouvaient remettre en question les origines phocéennes de Marseille.

L'absence de preuves n'est pas la preuve d'absence.

Pourquoi ces objets antiques n'ont-ils pas été davantage étudiés avec les outils de notre temps ? En effet, les études pétrographiques du professeur Dieulafait (XIX^e siècle) et celle de Gaston-Casimir Vasseur (début XX^e siècle) auraient besoin d'être réactualisées. Des analyses physico-chimiques notamment des pierres calcaires comme le Tarif de Marseille permettraient de lever le doute sur l'origine et la provenance de cette pierre, au-delà des seuls avis et opinions des chercheurs qui se sont succédé, navigant entre provenance locale ou carthaginoise. D'ailleurs la seule étude physico-chimique récente d'un ensemble de vestiges appelés Naïskoi de Marseille a pu déterminer la nature locale du calcaire utilisé, de style nommé calcaire de Saint-Victor, éponyme de l'abbaye et du quartier marseillais. C'est ce genre d'étude associé à l'analyse comparative des caractères phéniciens composant le Tarif de Marseille et celui de Carthage, qui pourrait définitivement lever le doute sur son origine, sa datation et en fin de compte, l'existence probable d'une colonie phénicienne antérieure à l'installation des Phocéens.

Comprenons-nous bien, il ne s'agit pas de contester l'installation de colons grecs dans la calanque du Lacydon, mais de démontrer ou non,

l'antériorité d'une présence phénicienne et ce, malgré l'absence de vestiges archéologiques suffisamment nombreux.

Les débats polémiques qui se suivent depuis le début de ces découvertes, du XIX^e au XXI^e siècle sont souvent basés sur des avis d'opinions qui ont divisé la communauté des chercheurs en deux camps opposés : les partisans d'une origine phocéenne contre ceux qui pensent à une origine phénicienne de la cité marseillaise. Le problème, c'est que le vernis grec a tout recouvert, au sens propre comme au figuré. Cité sans cesse construite et reconstruite sur sa base, Marseille a enfoui ses origines dans les catacombes profondes de l'histoire. Les pro-Hellènes ont la partie belle car il y a peu de traces archéologiques et historiques de cette présence phénicienne pourtant perceptible en filigrane, telle une figure fantomatique en négatif, superposée sur la cité en perpétuelle mutation.

Une controverse stérile alimente depuis trop longtemps une tendance générale de la part des chercheurs successifs à un compromis, une entente, une opinion politiquement correcte trop consensuelle pour être unanimement reconnue comme telle. Les savants s'élèvent d'une seule voix contre une origine orientale. Tous s'appuient en effet sur les auteurs grecs et le mythe fondateur généralement accepté par tous, une histoire, il faut le rappeler, dont les grecs sont les seuls acteurs et les principaux rapporteurs. *Au lieu d'examiner les faits avec rigueur et ouverture, faisons disparaître sous le tapis, ces éléments embarrassants pour notre histoire pro-hellène et érigons un rempart dogmatique sur toute autre interprétation*, telle est encore à l'heure actuelle, d'une certaine manière, la position officielle de notre landerneau scientifique.

Mais qui peut encore croire aujourd'hui à cette belle légende de Gyptis et Protis, écrite par les Grecs et pour les Grecs, c'est-à-dire comme tous les vainqueurs qui écrivent leur histoire ? Qui peut croire que le Tarif de Marseille, en provenance de Carthage selon les seules opinions des auteurs philhellènes érigées en vérité, aurait servi de lest à un navire, hypothèse parfaitement ridicule, théorie jamais validée par les savants ? Ces éléments-là ne peuvent pas être retenus par la science et la raison, ou alors, toutes les légendes et les opinions diverses et contradictoires sont vraies. La légende phocéenne, fut-elle belle au demeurant, doit-elle prendre le pas sur l'exigence scientifique et les méthodologies modernes ? Tout ceci doit être passé sous l'œil du doute, de la critique et de la raison.

Qu'y aurait-il de dégradant à admettre une présence phénicienne avant celle des Phocéens ? L'histoire n'est-elle pas en perpétuelle évolution, à la lumière des nouvelles découvertes ou, à défaut, subordonnée à une remise en question régulière des recherches anciennes ? L'origine orientale de Marseille serait-elle si méprisable en l'opposant à la filiation grecque ? Y a-t-il injure au tribunal de l'histoire ou peut-on revoir en toute objectivité cette période obscure qui nous interpelle depuis trop longtemps ? Comme le souligne si bien Gabriel Chakra, en histoire, il y a toujours un avant.

Car c'est quand même un lieu commun de constater dans l'Histoire de

l'humanité, du rêve d'empire aux conquêtes locales, qu'il y a au départ, des autochtones qui vivent dans un lieu, convoité bientôt par des étrangers, qui s'y installent pacifiquement ou par les armes et ainsi de suite. Sans parler des temps préhistoriques, on peut envisager raisonnablement au lieu qui nous intéresse, la présence de Celto-ligures, de Ségobriges, puis de Phéniciens, suivis par les Grecs et les Romains, avec à chaque fois, une acculturation progressive et plus ou moins prononcée des coutumes religieuses autochtones précédentes. On le voit bien avec l'adaptation des cultes aux Dieux et aux Déesses, qui sont successivement assimilés jusqu'aux noms par les nouveaux-venus. Melqart devient Héraclès puis Hercule, Ashtart devient Astaroth, Astarté, Aphrodite, Artémis, etc.

De l'histoire de Marseille, ne doit-on retenir que l'époque gréco-romaine, sous prétexte que les matériaux phéniciens sont fragmentaires ? Doit-on oublier cette étape phénicienne dans la chronologie ? Daniela Ugolini¹ le souligne de fort belle manière dans le contexte il est vrai, de recherches concernant le Languedoc-Roussillon, dans cet extrait que je cite :

Dans tout cela, on continue à ignorer la composante phénico-punique dont l'Histoire a pourtant gardé un souvenir très fort, alors même que les enjeux concernant les Étrusques qu'elle nous transmet ne s'appliquent qu'à l'aire entre Corse et Italie. Les Puniques sont oubliés tout simplement parce que les taux de leurs produits propres sont faibles, alors qu'ils ont sûrement vendu et acheté de tout et qu'ils ont fréquenté nos côtes bien plus régulièrement qu'on ne veut bien l'admettre. La présence des indigènes du Midi dans l'armée carthaginoise qui a affronté les Grecs à Himère en est une preuve tant il est invraisemblable que l'on soit venu recruter des soldats (ou soulever des alliés) sans rien connaître au préalable.

Cette problématique doit être évoquée dans un débat qui reste à ouvrir au sein de la communauté scientifique marseillaise, sans esprit polémique ni contestataire, mais pour faire avancer la connaissance de notre passé, dans une analyse sans complaisance aucune, sans parti pris, pour enrichir l'histoire de notre ville et non pour la diminuer. C'est là, la principale vocation de cet ouvrage, écrit à l'aune d'une rigoureuse analyse honnête et passionnée, qui ne cède ni au révisionnisme ni au négationnisme de l'histoire.

Marseille, j'ai envie de te haranguer, comme naguère, les bardes celtes et les aèdes le faisaient devant les assemblées.

Marseille, si fière, si rebelle, si cosmopolite, porte de l'Orient, regarde-toi dans le miroir ! Allonge-toi sur le divan, toi qui cries trop fort. Marseille, balayée par le mistral et les influences, regarde tes origines avec lucidité. Sonde ton cœur et laisse parler la vérité au fond de toi, car tu as oublié tes racines, si anciennes que tu es frappée d'amnésie. Ne vois-tu pas le fil ininterrompu

1 Ugolini D., « Présences étrangères méditerranéennes sur la côte du Languedoc-Roussillon durant l'âge du Fer : de la fréquentation commerciale aux implantations durables », *Pallas* [En ligne], 84 | 2010, mis en ligne le 1er décembre 2010, consulté le 10 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pallas/3369> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pallas.3369>

de ton métissage aux multiples sources ? Ne sens-tu pas battre ton cœur au rythme d'un cosmopolitisme millénaire dont les racines plongent au fin fond de la Méditerranée, la mer au milieu des terres, notre belle *Mare Nostrum* si riche de cultures variées et au croisement de nations différentes ?

Richard Buadès

Chercheur en histoire régionale,
Écrivain et conférencier

Introduction

Œuvre humaine, toute ville est fragile et vulnérable. Fatale à Babylone, la guerre l'a été aussi à Troie et Carthage, et sans la résistance farouche de ses habitants assiégés par Alexandre le Grand, Tyr aurait connu le même destin. Le temps s'écoule, des villes nouvelles succèdent aux villes anciennes. Depuis le néolithique, deux cents générations d'hommes ont façonné nos paysages. Car toujours, la géographie fait l'Histoire. Aujourd'hui les cités ensevelies, telles Pompéi et Herculaneum, racontent aux archéologues leur passé à travers le drame de leur foudroyante destruction.

Vue sous cet angle, Marseille est un miracle. Souvent assaillie et pillée par des envahisseurs, dévastée par des épidémies, assiégée ou occupée, elle a survécu aux épreuves qui scandent sa longue histoire. Sa capacité à renaître lui assure une longévité aussi remarquable que celles de Tyr, de Cadix, de Rome ou d'Athènes. Et cette longévité, inscrite dans la très longue durée, va au-delà des vingt-six siècles présumés de sa fondation.

Sur cette fondation, rien de précis. Les prosateurs anciens hésitent, tâtonnent, ne s'accordent pas entre eux. Il y a une estimation haute, entre 600 et 592 av. J.-C. suivant Eusèbe de Césarée (vers 265 – vers 340 apr. J.-C.), Solon et la version arménienne, et une estimation basse 545 av. J.-C., lorsque les Phocéens s'enfuient en abandonnant leur ville aux soldats de Cyrus (vers 600 - 530 av. J.-C.), thèse soutenue par Isocrate, Sénèque et Pausanias. Mais on n'est pas plus avancé en étudiant les textes d'Aristote, Cicéron, Tite-Live, Strabon, Plutarque et Justin. Entre histoire et mémoire, leurs hésitations ou ambiguïtés sont révélatrices d'un dualisme dans le destin marseillais.

Alors ? Alors de deux choses l'une : soit l'on valide le texte décisif de Justin sur la fondation, c'est-à-dire vers 600 avant notre ère et l'on suit aveuglément la tradition qui l'a imposée, soit on le soumet à un nouvel examen.

Au regard de la continuité historique, j'ai choisi de reconsidérer Marseille à travers *tout* son passé. Car, tel qu'il nous est présenté, le mythe fondateur comporte trop de lacunes et ne tient absolument pas compte de ce qui existait *avant* la venue des Grecs d'Ionie. Or en histoire, il y a toujours un *avant*. Curieusement, et quoi qu'on en dise, cet *avant* est délibérément occulté.

L'identité de Marseille a été fabriquée par Justin, auteur du texte décisif, complaisamment relayé au long des siècles par ses innombrables épigones. En le lisant, on a l'impression que l'antique cité a écloso *ex nihilo*,

comme au commencement du monde. Rien n'aurait existé avant. Ni les gravures et dessins de la grotte Cosquer, ni les chasseurs et pêcheurs qui ont foulé le sol de cette terre, et encore moins les Ligures expédiés en quelques phrases. Des siècles, des millénaires de silence. L'histoire, voyez-vous ça, ne débute qu'avec des marins venus d'Asie Mineure.

En acceptant sans réserve le récit de Justin, les érudits philhellènes commettent trois erreurs qui vont au-delà de ce que Fernand Braudel (1902-1985) appelait *le péché événementialiste*.

La première est un superbe dédain pour les mémoires des temps anciens. Pour eux, le littoral marseillais n'aurait subi, et seulement au VI^e siècle av. J.-C., que l'attrance des seuls navigateurs phocéens. Toute autre version est une hérésie : la vérité n'y est admise que lorsqu'elle ne blesse aucun intérêt grec !

La deuxième erreur est de substituer les forces du hasard à la chronologie des événements. Car ces Grecs d'Ionie, les Ligures ne les avaient jamais vus ! Ils connurent les Rhodiens qui avaient hanté l'embouchure du Rhône et qui s'exprimaient dans la même langue, mais les Phocéens, à vrai dire, ils ne savaient même pas qu'ils existaient !

Troisième erreur : certains auteurs oublient qu'un ordre social préexistant régissait une société ligure hiérarchisée, bien structurée, et fortement enracinée dans son territoire, lequel n'était pas vierge de toute occupation. L'ancrage de la tribu des Ségobriges est un jalon historique fondamental du passé de Marseille. Il lui est intrinsèquement associé. Cette tribu était solidaire des autres tribus salyennes peuplant l'arrière-pays, chacune jouissant de son autonomie, et largement ouverte au monde.

Sa position géographique prédisposait Marseille à devenir lieu de rencontres et d'influences réciproques. Cela s'est fait lentement, au fur et à mesure que s'opérait une évolution tous azimuts. Incontestablement, depuis l'âge de fer (soit mille ans av. J.-C.) un mouvement fondé sur les mobilités et le progrès technique engendrait une formidable mutation. Celle-ci s'est traduite par des avancées telles que l'on peut la qualifier de bond en avant dans les domaines de la pensée, des arts, de la vie sociale et du commerce.

À l'instar des autres peuples, les Ligures participaient peu ou prou aux échanges qui irriguaient l'Europe et l'Asie traversées par des routes commerciales. Les produits qui leur étaient proposés : outils, denrées alimentaires, bijoux, cuirs, fourrures, etc., parcouraient trente à quarante kilomètres par jour. Acheminés par des mulets, des chariots à bœufs, des montures de chevaux, des attelages brinquebalants, ils y parvenaient malgré tout. On ne soulignera jamais assez combien ces animaux, en transportant des charges lourdes à but pacifique ou sur des champs de bataille, ont permis aux hommes d'évoluer. Dans un même ordre d'idées, autour de la Méditerranée, un maillage de ports favorisait les possibilités de déplacements.

C'est dans ce contexte qu'un jour, deux siècles au moins avant la venue des Grecs d'Ionie, les Ségobriges furent en contact avec les premiers navigateurs qu'ils voyaient : les Phéniciens, dont les fameuses trirèmes sillonnaient

la Méditerranée dans tous les sens. Le fait est fondé sur des indices fiables.

Les marchands de Tyr et de Sidon, transitant par Chypre, Malte et la Sicile, mais venant aussi d'Ibérie et parfois directement de Carthage, amenaient aux Ligures de nouveaux produits, en plus du symbolisme de l'écriture. Cela se passait bien avant l'influence grecque en Méditerranée occidentale et avant que la Phénicie ne soit sous la domination de la Perse. Ce cadre chronologique est essentiel pour comprendre la suite des événements. Grands coursiers de la Méditerranée, *les Bédouins de la mer*, comme certains les appellent, écumaient les routes maritimes qu'ils avaient créées mille cinq cents ans av. J.-C. De l'actuel Liban jusqu'au détroit de Gibraltar (les colonnes d'Hercule), ils essaïmaient en instaurant avec les autochtones un climat amical, sans esprit de domination ou de colonisation.

À l'époque, on fondait une ville parce que celle-ci s'insérait dans un réseau d'échanges et de relations favorisé par des voies naturelles de communications. En ce lieu qui deviendra Marseille, les Phéniciens y créèrent un comptoir et un sanctuaire.

Mais de tout cela, les laudateurs de la Grèce, au risque de paraître handicapés par une méconnaissance des données humaines et historiques, n'en ont cure. Mieux : ils le nient ! Séduits par un récit truffé de légendes, de pures affabulations, ils se laissent égarer en devenant les complices d'une grille de lecture contestable. Typique cas d'une homogénéité de la pensée qui fonctionne par habitude et marche par réflexe. Effet de masse d'un panurgisme pérennisé par le manque de curiosité, de recherche ou de courage.

Nous avons affaire ici à un double mouvement. D'une part, la légende met à la portée des gens une réalité éloignée d'eux ; d'autre part, en répétant sans cesse la légende, par l'écrit ou la transmission orale, elle finit tôt ou tard à s'imposer comme une réalité. Le phénomène s'applique parfaitement à Marseille. Cependant, en examinant attentivement les faits, il est possible de s'en éloigner ou d'en faire litière.

Le résultat de l'étude que je présente va dans ce sens. Il est le fruit d'un travail entamé il y a plus d'une vingtaine d'années, souvent interrompu par les vicissitudes de la vie, puis repris avec la passion du passé qui m'anime.

Je me suis d'abord engagé à tâtons, puis résolument à mesure que je lisais les auteurs anciens, remplissant des cahiers de notes, relevant par-ci des contradictions, par-là des omissions, ou des invraisemblances. Et toujours avec le souci de chercher, recouper, comparer. Ainsi, le lien avec le véritable passé de Marseille n'est pas exclusivement grec.

Car, lorsqu'on aborde un tel sujet sans en posséder au départ toutes les données, on est amené à se fier à son intuition comme à un fil secret, avec l'espoir qu'en tirant sur ce fil, on déviderait la pelote elle-même. Et qu'au final, le sujet apparaîtrait dans sa vérité.

C'est à cet exercice que je me suis voué : soumettre Marseille à une scrupuleuse enquête sur ses origines ; la reconsidérer dans son histoire en se délestant au passage du poids de la tradition.

Or, du fait même de sa rigidité, la tradition ne simplifie pas une

approche sereine ou dépassionnée du sujet. Cependant, j'estime que tout Marseillais doit trouver de quoi alimenter sa connaissance ou sa légitime curiosité. D'autant que la tradition ne fait justice ni aux diverses sources antiques ni à la chronologie des événements. Elle fait l'impasse sur ses propres limites et de surcroît abaisse Marseille dans son historicité. C'est l'objet de ce récit qui déplace radicalement le champ de vision.

Ville fondée, dit-on, par des marins venus d'Ionie. Oui, des navigateurs phocéens y sont venus, ils ont pris pied sur son rivage, je ne le nie pas, l'archéologie l'atteste. Mais le fait qu'ils soient venus ne signifie pas qu'ils aient créé la cité au sens antique du terme. Ils l'ont *habitée et urbanisée* mais pas *fondée*. Et pour cause : Marseille existait déjà. Elle est beaucoup plus ancienne que ses deux mille six cents ans. Il convient donc de la replacer dans son axe véritable, de la relier à son lien initial. Car ce lien n'était pas, ne pouvait d'ailleurs pas être grec.

Avant d'examiner le sujet dans le détail, il faut insister sur deux points qui expliquent ma démarche.

La première : on se méfie généralement plus du présent que du passé. Nous récusons régulièrement les faits quotidiens, beaucoup moins ceux du passé. Or, si les Marseillais sont sensibles à la sauvegarde de leur patrimoine, s'ils s'intéressent à des vestiges mis au jour, jamais ils ne s'interrogent sur l'origine de leur ville. Aucune voix ne s'élève pour émettre une réserve et ça en dit long sur l'érosion du sens critique. Comme le disait Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) dans *L'Émile*, « on préfère croire en quelque chose de faux que de ne croire en rien. »

Ce n'est pas parce qu'une légende a été inspirée par un événement qu'il faut la traiter en événement historique.

Deuxième raison : le doute. Douter fait partie de la méthode rationnelle pour aller au vrai. C'est ce qui m'a amené à bousculer la tradition. La fondation de Marseille *vers 600 av. J.-C.* est pour le moins sujette à caution quand on prend le temps de lire le récit de Justin, de l'analyser, d'en faire l'exégèse. Cette datation oblige à une étude sérieuse de la Méditerranée qui a la mémoire longue, et qui, sur ses deux millions cinq cent mille kilomètres carrés, produit le pire et le meilleur en assumant bien des contradictions.

Voilà ce qui m'a frappé au milieu des années 1960. Sans trop insister, c'était à mes débuts journalistiques, avant d'y revenir de manière plus approfondie, le sujet me passionnant. Et me passionnant pour le sujet, j'ai d'abord cherché à savoir qui était ce Justin. Dans tous les livres passés dans mes mains, il est toujours présenté comme l'abrégiateur de Trogue-Pompée, sans autres détails. Pas un mot sur sa personnalité, sur son style ou sa méthode. Des lacunes qu'il fallait combler, ne serait-ce que par respect pour le lecteur, si je devais écrire un jour sur le sujet.

Justin n'est pas facile à cerner. Pour certains, il a vécu au II^e siècle apr. J.-C., pour d'autres au III^e siècle. C'est un historien romain qui fait le récit d'un événement huit cents ans après son déroulement supposé. Sur quelle base ? En piochant à sa guise, suivant son humeur, dans les *Histoires Philippiques* de

Troguè-Pompée, historien gaulois de Vaison-la-Romaine, qui vivait à Rome au I^{er} siècle de l'ère chrétienne. Ces *Histoires Philippiques* sont une somme de quarante-quatre livres portant sur Rome mais surtout sur l'Orient, de la Macédoine de Philippe II, le père d'Alexandre le Grand à Ninus, le fondateur de Ninive, une des plus vieilles cités de Mésopotamie. Elles restituent l'histoire des Assyriens, celle de Carthage et de l'Espagne, en passant par l'Égypte et la Perse. Une sorte d'encyclopédie, avec des peuples et leurs us et coutumes auxquels Justin, qui ne connaissait rien de l'Asie Mineure, donne une tournure rhétorique. Et c'est là où le doute sonne l'alerte !

La rhétorique ne se fonde pas sur le vrai, sur la certitude du fait réel, authentique, mais sur le vraisemblable, ou à imiter la réalité par des faits non avérés mais qui auraient pu l'être. Cette façon d'écrire l'histoire consiste à attribuer des discours inventés à des personnages historiques. Et c'est précisément ce que fait Justin pour la fondation de Marseille. Platon était contre ce procédé qu'il assimilait à de la manipulation par persuasion. C'est tout l'art de la mystification !

Justin enjolive les faits, et comme il a plus d'un tour dans son sac, il y excelle admirablement. Sa production d'images est attractive, avec des scènes très plaisantes. On ne peut s'empêcher d'avoir de la sympathie pour ce fabricant d'histoires. Son œuvre est originale parce qu'elle séduit. En bon scénariste, il capte l'intérêt en frappant l'imagination. Mais voilà, chez lui tout est basé sur l'émerveillement qu'engendre la crédulité. D'où la difficulté de distinguer le vrai du faux, le réel du virtuel. En outre, Justin savait que des gens pouvaient non seulement prendre la fiction narrative pour une réalité, mais que la narration fictive pouvait être plus vraie que le vrai. Vivrait-il de nos jours qu'il aurait des contrats mirifiques à Hollywood ! Il a l'écriture cinématographique et son *effet* joue pleinement.

Cela devait être dit, me semble-t-il, pour la bonne compréhension de notre sujet. Curieusement, ce que j'écris-là ne figure dans aucun livre ou article de fond consacré à Marseille. Certes, dans tel ou tel ouvrage, le nom de Justin est mentionné mais simplement comme l'abrégiateur de Troguè-Pompée. Quant à Virgile, l'autre source d'inspiration justinienne, il est le grand oublié des innombrables auteurs de livres sur Marseille. Mais puisque tout le monde n'a pas le temps ou l'envie de lire les grands anciens, la méthode la plus convaincante, la plus rationnelle aussi, est de remonter les siècles en ordonnant les choses pour remettre les idées à l'endroit.

J'invite le lecteur à accepter un nouveau mode de pensée. À évoluer dans ses idées en fonction de ce que lui apporte la vérité des faits. Et à ouvrir, si possible, un débat public fondé sur des réalités et non sur des légendes, ratissant large l'espace méditerranéen, tout en mettant en relief la complexité d'une histoire trois fois millénaire. Une mémoire longtemps enfouie, aujourd'hui réactivée.

Je me tiendrais pour satisfait si, déjà, le lecteur partage l'idée qu'aucun lieu n'est neutre et qu'en histoire, il y a toujours un avant.